

Mouvement PERTINENCE

Synthèse des discussions menées

le 5 octobre 2016 au Sycomore, Lausanne, où l'on a débattu du thème

Les traditions, entre vérité et pluralité

ou : *Qu'est-ce qu'une tradition et de quoi répond-t-elle ?*

La thématique de cette troisième soirée organisée par le mouvement Pertinence en 2016 a été introduite par la publication anticipée, sur le site du mouvement Pertinence, de deux textes, rédigés par Jean-Denis Kraege (théologien et pasteur) et Jean-Marc Tétaz (théologien et philosophe), tous deux membres du comité de Pertinence. Reconnaisant chacun la diversité des traditions et portant un regard attentif, en christianisme, aux textes bibliques, eux-mêmes pluriels, les deux préopinants proposent des approches différentes sur la fonction de la tradition et du canon biblique.

Lors d'un premier échange les participants à la soirée relèvent un certain nombre de questions ou ouvertures à la réflexion :

- le pluralisme des traditions chrétiennes est issu du pluralisme même de ses sources : Nouveau et Ancien Testaments, quatre évangiles, réinterprétations constatées au sein même des écrits testamentaires, comme une sorte de commentaire et, pour une part, développement d'écrits antérieurs ;
- il y a, en christianisme, des variantes du canon selon les confessions, et sa fixation est relativement tardive par rapport à l'évènement christique fondateur ;
- il est clairement relevé qu'on ne peut pas parler d'une seule tradition en christianisme, mais qu'il faut prendre compte tant de la diversité que du statut des diverses traditions : le catholicisme attache plus d'importance à la force de sa tradition, sanctionnée à de multiples reprises par un magistère fort, alors que les protestantismes proposent une large diversité ;
- l'orthodoxie est présentée par un des participants comme intégrant dans la tradition le rituel, la liturgie, les décisions des conciles, etc., se construisant et évoluant sans cesse ;
- même si, en protestantisme, l'appropriation spirituelle personnelle est valorisée, ou si un ministre (prédicateur) de la Parole doit conserver une liberté d'interprétation, la reconnaissance de la diversité, positive, des traditions ne peut pas faire l'impasse sur la nécessité d'une certaine unité doctrinale, d'un accord en sein d'une communauté et entre les individus qui la composent. Quel serait, alors, le « noyau » des convictions communes et transmises ?

Les préopinants, en réagissant aux premières interpellations, précisent tel ou tel élément de leur réflexion. J.-D. Kraege, sans exclure les autres éléments des traditions chrétiennes (par exemple les deux sacrements du baptême et de l'eucharistie, qui contribuent fortement à l'identité de certaines communautés), se concentre sur le « sola scriptura » mis en exergue par la Réforme. La question de la vérité est une question existentielle, fondamentale : celle de la cohérence de nos vies. Pour la foi chrétienne l'accès à la vérité au travers des textes bibliques est fondamental. Je n'ai pas d'accès direct ni immédiat à la source du sens, à

l'Absolu (Dieu), mais je dois passer par la médiation de ces textes, qui me renvoient à la médiation de celui qui est la vérité de ma vie : Jésus de Nazareth. Pour avoir accès à cette vérité, si je ne veux ni me soumettre au seul magistère ni me confier en ma seule subjectivité, ni encore faire de manière idolâtre du texte la parole de Dieu, je dois chercher dans un ensemble de textes une cohérence : établir un « canon dans le canon » qui, interprété et approprié, répond au mieux à mes questions existentielles (vérité, justification, liberté).

J.-M. Tétaz rejette quant à lui l'idée d'un « canon dans le canon » personnel. Le canon, en effet, représente un choix institutionnel, antérieur à ma propre sélection. Les Ecritures (A.T. et N.T.) représentent un assemblage très complexe, que le canon aide à structurer. Les textes, ou les faits qu'ils rapportent, demandent interprétation. D'une certaine manière, c'est parce qu'ils font sens que les faits (transmis dans des textes) sont vus comme fondateurs et qu'ils ont été choisis comme tels. Chaque texte offre une proposition de sens, ouvre à un monde de sens (ou un monde qui fait sens). Lire un texte (pas seulement biblique, d'ailleurs), c'est lui accorder qu'il y a quelque chose à (me) dire, qu'il porte en lui un élément de vérité (la vérité étant tout élément à propos duquel on peut à juste titre argumenter). La tâche de la lecture (ou, dans un sens similaire, la prédication) est l'entreprise de comprendre ce que le texte indique ; il peut s'agir d'un processus lent et patient de découverte progressive (rarement une immédiateté du texte !). La multiplicité des textes induit une multiplicité de possibilités de sens.

[A noter que le canon -biblique ici- fixe une barrière symbolique : dès sa fixation, il n'y a plus de réécriture, mais seulement commentaire, prolongation créative dans l'interprétation et l'appropriation. Au contraire du mythe qui, lui, peut être sans cesse modifié, réécrit, voire inventé de toutes pièces.]

Dans un troisième temps, P. Gisel esquisse les points d'accord et de différence entre les approches proposées par les deux préopinants. Les points communs :

- chacun part de la réalité de *textes*, moment central en christianisme (il y a des formes religieuses qui ignorent un tel moment), même si elle n'est pas exclusive d'autres données (il y a du rite, de la liturgie, d'autres choses encore), et chacun renvoie au phénomène historique de *canonisation* ;
- chacun part de la *pluralité* interne au canon textuel, biblique (quatre évangiles, les évangiles et Paul, etc., à quoi s'ajoute la dualité d'un Ancien et d'un Nouveau Testaments, tous deux canonisés au même titre dans la Bible chrétienne, tout en n'étant pas suturés dans un texte d'un seul tenant comme il en est du Coran qui, pour ce faire, réécrit les histoires de la Bible juive) et chacun pose la question de la *cohérence*, notamment au plan de la lecture.
- chacun tient que les textes, *ne sont pas* en tant que tels, *identiques à la vérité* ; sur cet arrière-fond, on constate néanmoins une première différence, J.-D. Kraege renvoyant à un « amont » du texte (Jésus de Nazareth), J.-M. Tétaz au monde qu'ouvre le texte.

Les différences majeures :

- dans la perspective de J.-D. Kraege, une tradition est reconnue et sanctionnée comme *lieu d'accès* à ce qui la précède et la fonde (d'où la question, alors importante, de la « proximité » à l'endroit d'un « événement fondateur ») ;

- dans la perspective de J.-M. Tétaz, la tradition est aussi sanctionnée, mais J.-M. Tétaz en radicalise le fait en ce qu'elle n'est pas tant lieu d'accès à ce qui se tient derrière que lieu dans lequel on est installé et où peut se nouer la vérité.

Il convient de noter que chacune des positions a ses forces et ses faiblesses :

- la perspective de J.-D. Kraege peut receler une force de mobilisation en permettant à l'Eglise d'avoir un profil plus assuré, dans sa différence à l'endroit de la société. Une extériorité au monde est soulignée, ouvrant interpellation ; inversement, les médiations et le travail à leur propos seront moins valorisés ;
- J.-M. Tétaz inscrit plus délibérément la tradition qu'est le christianisme dans des réalités anthropologiques et sociales larges ; le profil propre que pourra proposer le christianisme relèvera dès lors d'un éventail de propositions de sens divers, et il s'agira d'argumenter à ce niveau quant aux forces et à la validité des propositions chrétiennes avancées ; on sera du coup moins dans l'interpellation directe que dans l'orientation et l'appréciation ; la perspective est probablement moins mobilisatrice, mais elle sanctionne à sa manière que la vérité est toujours seconde et relève d'un travail qui mobilise les diverses dimensions de l'humain en sa profondeur.

Le débat final, où les préopinants et l'ensemble des participants échangent sur les thématiques suggérées, fait ressortir les questions suivantes, pour la plupart restées ouvertes :

- Comment parvient-on à l' « amont du texte, » qui fait sens ? Qu'est-ce qui fait que la tradition chrétienne peut amener à plus de sens que d'autres traditions ? Pour J.-D. Kraege, la redécouverte de Luther de la justification par la (seule) grâce (sans rétribution) est le moment-clé de l' « avantage comparatif » du christianisme sur d'autres offres religieuses. C'est dans l'acceptation libre de la proposition de sens qu'offre Dieu que je Le découvre et me reconnais comme justifié (dans ce sens « C'est la foi qui crée Dieu », dit Luther).
- Sommes-nous toujours clairvoyants sur nos choix implicites dans la recherche du sens ou la sélection de textes (malgré tout, tentation de privilégier « un canon dans le canon ») ?
- De même, quant à la (nécessaire) régulation de la pluralité, comment concilier l'ouverture, la liberté de choix avec un noyau commun, porteur d'identité et capable de rassembler ? Il est rappelé ici, par analogie, que si les traditions porteuses du message évangélique et, plus généralement, biblique, sont nombreuses, le canon a fixé certaines limites à cette diversité ; la formation du canon n'a pas été, d'ailleurs, un choix arbitraire ou subjectif, mais la cristallisation d'un corpus suite à une lente maturation ecclésiale et collective où se joue une identité.
- Qu'est ce qui fait qu'une « proposition de monde » (par ex. les mythes égyptiens) perd son pouvoir d'inviter à trouver du sens ? La proposition chrétienne ne peut-elle pas être ressentie aujourd'hui, par nombre de personnes ou de communautés, de manière similaire, comme « périmée » ?
- Il n'y a pas d' « essence du christianisme ». Chaque époque doit redécouvrir sa réponse. Même sur la base de traditions reconnues, il faut réinventer les formules, les lectures des textes et... leur prédication.
- Il est illusoire, voire inapproprié, de parler de vérité hors du contexte culturel dans lequel ce discours est articulé. Un doute subsiste : hors du contexte « judéo-

chrétien » occidental, nourris d'une autre culture, héritages, etc. (par exemple en Inde), aurions-nous le même discours sur l'Inconditionné ? l'Absolu ?

- Notre conviction, cependant : les textes bibliques ne se réduisent pas à un contexte culturel ; ils permettent de répondre à des questions fondamentales quant à l'existence humaine. Mais il n'y a là ni automatisme ni immédiateté : chacun doit travailler (et aider l'autre, par exemple par la prédication) à redécouvrir, reconstruire un sens.

Pas de défaitisme dans ces questions, mais une invitation à trouver des réponses, de manière également non traditionnelle, aux interpellations du temps et de l'époque : osons courageusement réinterpréter le christianisme !

Synthèse 29.10.2016 – JBL